



CRÉATION EN BELGIQUE
LE RIDEAU AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

22 MARS > 09 AVRIL 2011

Antilopes

Henning Mankell / Christophe Sermet



Avec **Grégoire Fasbender**, **Muriel Jacobs** et **Bernard Sens**

Auteur **Henning Mankell** / Texte français **Gabrielle Rozsaffy**, en collaboration avec **Bernard Chartreux** / Mise en scène **Christophe Sermet** / Assistante à la mise en scène **Claire Bodson** / Scénographie **Delphine Coërs** et **Christophe Sermet** / Costumes **Carine Duarte** / Décor sonore **Maxime Bodson** / Lumière **Gauthier Minne** / Régie générale et régie son **Stanislas Drouart**

PRODUCTION RIDEAU DE BRUXELLES

AVEC LE SOUTIEN DU FONDS D'ACTEURS DE LA COMMISSION COMMUNAUTAIRE FRANÇAISE



L'ARCHE EST ÉDITEUR ET AGENT THÉÂTRAL DU TEXTE REPRÉSENTÉ.



Un printemps africain

Ce printemps, le Rideau présentera trois nouvelles créations : *Antilopes* de Henning Mankell, *Occident* de Rémi De Vos et *Le paradis sur terre* (titre provisoire) d'Eric Durnez.

Les deux premières, proposées en diptyque par nos metteurs en scène associés seront jouées à Bruxelles tandis que la troisième sera créée au Burkina Faso avant d'être dévoilée au public bruxellois la saison prochaine.

Trois spectacles qui déclinent sur des modes contrastés une même thématique : les rapports de notre vieil Occident à l'autre, et en particulier au continent africain. A l'heure où l'Europe-forteresse, gangrenée par les populismes et les nationalismes les plus nauséabonds, ne compte plus un seul gouvernement progressiste, le Rideau a choisi d'aborder à sa manière, indépendante et libre, la question de ce rapport Occident/Afrique. Trois écritures fortes qui évacuent les tentations d'un didactisme simplificateur. Trois projets qui ne caressent pas nos bonnes consciences dans le sens du poil, mais égratignent nos certitudes et nos idées reçues.

Première escale avec *Antilopes*.

Michael Delaunoy, Directeur artistique

Antilopes

Henning Mankell / Christophe Sermet

Sommes-nous ici pour les aider à vivre ou bien pour les aider à mourir ?

Antilopes

la pièce

« Les grenouilles coassent. L'hippopotame soupire. L'Homme et la Femme attendent. »

Dernier soir en Afrique pour un vieux routard de l'aide au développement et sa femme, corps et âmes blancs rongés jusqu'à l'os par le Continent noir. Au cœur des ténèbres moites et menaçantes, barricadés dans leur maison, Elle et Lui s'appêtent à accueillir le successeur qui n'arrive pas. Et soldent leurs comptes. Ils ressassent cette Afrique qu'ils avaient rêvée différente : Edith, la cuisinière qui refuse de boutonner le chemisier en soie que Madame lui a donné ; Eisenhower, le gardien qui picole beaucoup trop ; et puis le cadavre de ce jeune garçon qu'on aurait retrouvé dans l'escalier...

Les souvenirs, les fantasmes se mêlent et s'emmêlent. Le présent vacille. Les corps s'enfièvent. Le léopard chasse dans un vide intérieur. Les antilopes fuient à travers la plaine. L'Afrique n'a pas dit son dernier mot.



Rien ne m'obligeait à partir en Afrique : c'était un choix intime. A 20 ans, quand j'étais un jeune auteur, j'avais la nette impression de rechercher un autre point de vue sur le monde que celui de l'ethnocentrisme européen.

Henning Mankell

l'auteur

Henning Mankell est un auteur suédois né à Härjedalen en 1948. Passionné de théâtre, il débute sa carrière comme assistant-metteur en scène à l'âge de 17 ans et dirige par la suite une scène de la province de Scanie.

Auteur d'une vingtaine de livres pour enfants et pour adultes, il est considéré comme l'un des maîtres incontestés du roman policier suédois grâce à la série des *Wallander* qui met en scène un inspecteur du même nom. Les enquêtes de l'inspecteur Wallander sont à présent adaptées pour le petit écran (avec Kenneth Branagh dans le rôle titre) et ont été diffusées en France à partir de 2008 sur Paris Première, M6 et Arte et en Grande-Bretagne sur BBC.

C'est en 2000 que paraît sa première pièce de théâtre *Labyrinten* (non traduite en français). Viendront ensuite *L'Assassin sans scrupules* *Hasse Karlsson dévoile la terrible vérité : comment la femme est morte de froid sur le pont de chemin de fer* en 2003, *Jeune chien fou* (inédite en France) puis *Ténèbres* et *Antilopes* en 2006.

En 2007, il préside le jury du Prix du Livre européen qui sera remis cette année-là à Guy Verhofstadt.

En 2008, Henning Mankell sort *Profondeurs*, ouvrage dans lequel l'auteur médite sur le mensonge en empruntant à tous les genres, du théâtre au roman policier. Après *Les chaussures italiennes* paru en 2009, son dernier roman *L'homme inquiet* est édité au Seuil en octobre 2010.

Ecrivain engagé, il a participé en mai 2010 à La flottille pour Gaza et s'est exprimé face aux médias internationaux à l'issue de son arrestation par les autorités israéliennes.

Ayant débarqué pour la première fois sur le sol africain en 1972, Henning Mankell partage aujourd'hui sa vie entre la Suède et le Mozambique où il dirige depuis 1996 le Teatro Avenida, seule troupe de théâtre professionnelle du pays, pour laquelle il écrit et met en scène.

propos d'auteur

Le Nouvel Observateur - Vous vivez depuis plus de vingt ans la moitié de l'année au Mozambique et l'autre en Suède. Vous aimez dire : «J'ai un pied dans la neige, l'autre dans le sable.»

Henning Mankell - Rien ne m'obligeait à partir en Afrique : c'était un choix intime. A 20 ans, quand j'étais un jeune auteur, j'avais la nette impression de rechercher un autre point de vue sur le monde que celui de l'ethnocentrisme européen. C'était il y a très longtemps, en 1972. J'ai débarqué en Guinée-Bissau, à l'époque encore colonie portugaise. Ce fut une expérience initiatique. C'est le même désir qui me pousse toujours à retourner en Afrique : pour avoir une meilleure perspective sur le monde. Je dis souvent que cette expérience africaine a fait de moi un meilleur Européen. (...)



N. O. - Vous dites : «Nous savons comment meurent les Africains, mais jamais comment ils vivent.»

H. Mankell - Chaque fois que je reviens en Europe et que je regarde le journal télévisé, je ne vois que des images de mort. Mais les Africains vivent aussi : ils aiment, luttent, rêvent, travaillent. Et on n'en sait jamais rien. J'essaie donc d'offrir une autre image de l'Afrique que celle, majoritairement négative, véhiculée par les médias, auxquels j'en veux beaucoup. Pourquoi une telle situation ? Aujourd'hui, l'Afrique ne représente pas grand-chose pour nous, économiquement et politiquement. Mais on a tort : dans ce contexte de mondialisation, on ne peut pas faire comme si l'Afrique n'existait pas. C'est un vaste malentendu. Et j'espère que les jeunes finiront par se révolter contre cet état de fait.

N. O. - Quels sont les devoirs de l'Europe envers l'Afrique ?

H. Mankell - Nous devrions d'abord faire en sorte que les Africains soient aussi bien nourris que le reste du monde. Si on demande où se trouve le centre de l'Europe, certains répondront Bruxelles (centre politique de l'Union européenne), Londres (centre économique et financier), Paris ou Berlin (en tant que foyers culturels). Pour moi, le centre symbolique de l'Europe, c'est la petite île de Lampedusa, au sud de l'Italie. Car c'est là qu'échouent chaque jour les cadavres d'immigrants clandestins venus d'Afrique. Je trouve ça dégueulasse (en français dans le texte). Et ce scandale nous oblige à nous demander : pouvons-nous accepter un tel monde ? N'y a-t-il pas un autre moyen d'envisager l'immigration ? J'ai un rêve simple : construire un pont entre le Maroc et l'Espagne. Nous savons bien que nous avons besoin de ces immigrants.

N. O. - Les immigrants et leur destin jouent un rôle important dans vos pièces de théâtre et vos romans.

H. Mankell - C'est l'immigration qui a fait l'Europe. L'histoire européenne est une affaire d'immigration et d'émigration. Il y a un siècle, beaucoup de Suédois sont partis aux Etats-Unis en quête d'une vie meilleure, qu'ils y ont trouvée. Nous avons la mémoire courte ! Les Européens conservateurs ont peur que les immigrants ne viennent leur piquer leur boulot. Foutaises ! Ils viennent faire les boulots que nous ne voulons pas faire. Cette hostilité risque de nous poser des problèmes : dans vingt ans, quand nous serons très vieux, qui s'occupera de nous ?

N. O. - Vous définiriez-vous comme un écrivain engagé ?

H. Mankell - Oui ! Pour moi, c'est une évidence. Quand je me réveille le matin, je sais que je vais me retrouver dans un monde dont je ne peux pas faire abstraction. Un exemple : aujourd'hui, nous sommes en train de parler littérature, alors qu'il y a dans le monde des millions d'enfants qui n'auront jamais la possibilité d'apprendre à lire et à écrire. Pour eux, un livre n'est rien. C'est terrible. Mais le plus terrible, c'est que nous aurions pu remédier à ce problème depuis des années. Il y a deux ou trois ans, une organisation britannique, je crois, a évalué le coût d'une éradication complète de l'analphabétisme. Cela reviendrait très cher, mais pas plus cher que ce que nous dépensons chaque année en nourriture pour chats et pour chiens... Cela me révolte de penser que des millions d'enfants ne connaîtront jamais cette expérience merveilleuse qu'est la lecture. L'analphabétisme est une épidémie au même titre que le sida.

Gilles Anquetil, François Armanet © Le Nouvel Observateur 10 janvier 2008



propos du metteur en scène

L'Afrique !
L' Afrique, bordel de merde !
Le voyage avait été dur, mauvais présage...
J'étais marqué, des vomissures aux coins des lèvres
Avec mes illusions à la con et ma soif d'un avenir mirifique
Tu parles !

« Equateur », film de Serge Gainsbourg, d'après Georges Simenon

Fantasmes d'Afrique

Civilisation

Sous la comédie noire gît un drame. Celui de la difficulté, voire de l'impossibilité de l'Occident à aider l'Afrique. Rire pour ne pas en pleurer. *Antilopes*, c'est le rejet d'un corps étranger. L'Afrique qui rejette l'Occident venu l'aider. L'histoire d'une greffe qui ne prend pas. Une incompatibilité sans appel, générale, réhibitoire. Une histoire à la lisière de la civilisation. De la civilisation fournie en kit par l'Occident, sous forme de programmes d'aides humanitaires. Programmes mal ficelés, conçus loin du terrain. Et loin des Africains.

Couple

Aux avant-postes de cette civilisation descendue du Nord, un couple de suédois rongé jusqu'à l'os par l'Afrique, parasité – au propre et au figuré – jusqu'à l'absurde, retranché au bord de la folie. Englués dans un huis-clos moite, assiégés par une nature hostile et des indigènes invisibles, ils ressassent fiévreusement leur séjour : ils ne sont d'accord sur rien.

Leur film délirant est incomplet, déchiré, maculé de sang, de sueur et de whisky. Il manque des bouts, impossible de recoller les morceaux. Les souvenirs ne coïncident pas. Chacun tente de remonter son propre film. De se raconter sa propre histoire au détriment de la vérité de l'autre. En s'étripant, ils dressent pour nous le bilan halluciné de leur engagement africain.

La pièce semble hésiter entre franche comédie et drame. Entre *Les Boulingrins* et *La danse de mort*. Devant l'ampleur et l'absurdité de leur impuissance en ce territoire farouchement hostile, la comédie semble l'emporter. *Antilopes* fait de son pessimisme exacerbé une force cathartique. Un dévouement jubilatoire qui refuse toute commisération bien pensante.

Ce qui finit par terroriser l'homme et la femme n'est pas l'ampleur flagrante de leur échec, mais bien la perte, en chemin, de leur propre humanité. Eux, les travailleurs de l'*humanitaire*. Une dignité perdue dans l'alcool tiède, la sueur d'angoisse et le sang indigène.

Envoûtement

Le couple doit se libérer d'un envoûtement.

« Parfois je sens comme un léopard qui rôde et me prend en chasse », dit l'homme.

« Tu as vu ses pieds ? Il a de longues pattes avec des griffes acérées... » dit la femme.

Les animaux, grands fauves ou petits parasites les colonisent corps et âme. Il s'agit donc de chasser. Les vers dans le pied et les antilopes qui fuient dans la plaine. Mais aussi l'humain à proximité dont on ne peut être certain qu'il n'ait pas déjà basculé du côté animal. Une paranoïa inhumaine et absurde.

Impossible d'établir qui sont les chasseurs et qui les proies, impossible de comprendre qui veut la peau de qui. La femme de l'homme, ou l'inverse ? Les Africains des Blancs, ou l'inverse ? Et cette question, lancinante comme l'incessant croassement des grenouilles : *Sommes-nous là pour les aider à vivre ou pour les aider à mourir ?* Un début de réponse fini par tomber : Nous nous aidons nous-mêmes.

La relève de la garde

Le corps à corps à besoin d'un arbitre. Le couple attend l'intrusion de leur successeur comme des personnages de Becket. Il fini par arriver. Arraché à quelque bureau d'étude de coopération africaine, il se retrouve parachuté au *cœur des ténèbres*. Un bébé antilope jeté en proie à deux fauves décadents qui sortent un temps de leur cauchemar éveillé pour jouer piteusement la plus féroce des comédies. Celle de la civilisation demeurée intacte dans le marasme où nous les avons pourtant vus



se débattre. La dernière couche de vernis occidental ne tardera pas à se craqueler et l'expatrié nouvelle génération ne peut qu'assister impuissant à une séance d'exorcisme surréaliste dont il devient rapidement la victime expiatoire. On ne donne pas cher de sa peau. *Un cobra noir se glisse entre ses pieds, il ne le voit pas...*

« We are the world »

Amener un casque colonial sur une scène de théâtre belge est en soi particulier et lourd de sens. D'avantage sans doute chez nous que sur une scène suédoise...

Bien que l'ombre de Stanley et Léopold se laisse deviner dans *Antilopes*, nous sommes déjà loin du temps des colonies. Alors les rapports étaient clairement définis. Ici, c'est le retour de l'Occident aux prises avec sa mauvaise conscience. Le temps des coopérants pétris de bonnes intentions, prêts à en découdre avec la misère du monde. Des occidentaux en quête d'un monde meilleur, ou en quête d'eux-mêmes, qui se croisent dans la moiteur des aéroports africains, au gré de missions qui sont autant de combats perdus d'avance. Des égarés dont l'humanisme est rudement mis à l'épreuve par un continent sauvagement incompréhensible qui ne tarde pas à ne plus coller avec leurs rêves de départ.

L'Afrique, à la fois terre promise de fantasmes et d'aventures en technicolor, mais également *tombeau de l'homme blanc*.

C'est peut-être l'histoire d'une Afrique qui reprend ses droits. Qui refuse d'être assistée et qui s'émancipe. Il y aurait là un début d'espoir.

Christophe Sermet, janvier 2011

Christophe Sermet, parcours d'artiste

Formé au Conservatoire royal de Bruxelles. Acteur sur les planches et à l'écran. En 2000, lors de la 9^e édition de « L'École des Maîtres », il travaille avec le metteur en scène lituanien Eimuntas Nekrosius sur *Il gabbiano* (La Mouette) de Tchekhov, rencontre qui sera déterminante pour la suite de son parcours théâtral. En Italie, il travaille également avec l'acteur-metteur en scène Fausto Russo Alesi. Le public belge a pu le voir dans plusieurs spectacles de Frédéric Dussenne ainsi que dans divers théâtres de la Communauté française. Sensible aux écritures âpres, fortes et troublantes, Christophe se jette dans la mise en scène en 2005 avec *Vendredi, jour de liberté* de Hugo Claus. La même année, il est lauréat du Prix Jacques Huisman qui récompense de jeunes artistes en Communauté française et qui lui a permis, de décembre 2009 à février 2010, d'être assistant du metteur en scène polonais Krzysztof Warlikowski sur le spectacle *Un tramway* joué au Théâtre de l'Odéon, à Paris en février 2010.

Dès son arrivée à la direction artistique du Rideau, Michael Delaunoy invite Christophe Sermet à devenir artiste associé au Rideau. Après les salués *Hamelin* et *Une Laborieuse entreprise*, *Antilopes* est la troisième création proposée au Rideau par Christophe Sermet, qui s'impose progressivement comme un des metteurs en scène les plus importants de la nouvelle génération.

On doit aussi à Christophe, graphiste de formation, les photos de plusieurs spectacles. Il est également régulièrement invité à conduire des projets au Conservatoire royal de Mons.

Mais bordel, qui a peur ? Tous les blancs ont peur. Le contraire serait déraisonnable.

L'homme. *Antilopes*

RIDEAU DE BRUXELLES 10 | 11



Le grand bazar de l'humanitaire

Comme chacun peut le constater : nombre de grandes ONG, qui étaient de vraies organisations caritatives ou philanthropiques à leur création, sont devenues avec le temps d'énormes entreprises, mues par des impératifs financiers, qui occupent une place croissante sur la scène internationale. Dans le monde en formation, ces ONG partageront de plus en plus le pouvoir dans une triade où, même si elles les représentent parfois, elles rivaliseront avec les grandes multinationales et des Etats en perte de vitesse (1). Armées d'une telle puissance, les grandes organisations humanitaires combattront-elles encore vraiment les inégalités sociales dues notamment à l'expansion planétaire de l'économie de marché ?

Outre leur implication dans les conflits qui ensanglantent notre planète, que peut-on reprocher aux grandes ONG qui sont un peu la bonne conscience de notre temps ? Sur base de critères discutables, parfois davantage liés aux richesses qu'aux besoins des pays bénéficiaires de l'aide humanitaire, leurs sièges administratifs tout puissants choisissent les aires géographiques qui en bénéficieront, alors que des populations d'autres régions sont délibérément abandonnées à leur sort. La médiatisation de leur sélection géographique leur octroie le monopole de la charité mondiale - à défaut d'avancée dans le domaine de la justice sociale.

Pour conserver leur pouvoir d'action et leurs parts de marché dans le grand bazar de l'humanitaire, ces organisations entrent souvent en concurrence les unes avec les autres - au risque de ruiner leurs propres interventions et sans tenir compte des vrais besoins locaux ni se soucier d'initier la population locale à son propre développement. Sans surprise, un représentant de l'Onu à Haïti « a dénoncé la république des ONG, la création de structures parallèles et que certaines des 10 000 ONG sur place - c'est son chiffre ! - faisaient un peu tout et n'importe quoi » !(2)

Cette regrettable concurrence s'explique, en partie, du fait que les grandes ONG, comme d'autres secteurs d'activités jadis préservés des logiques mercantiles, comme la culture et le social, n'échappent plus à la contamination de ces impératifs commerciaux propagés par des multinationales désireuses d'investir dans les pays bénéficiaires de l'aide.

Les grandes organisations humanitaires sont prêtes à tout pour conserver, voire augmenter, le nombre de leurs bailleurs de fonds et donateurs - comme pour étendre leur couverture médiatique. Certaines d'entre elles n'hésitent même pas à simplifier, voire à tronquer, la réalité politique et socio-économique des pays où elles interviennent. Est-il, par ailleurs, interdit de penser que leurs zones d'intervention servent parfois de terrain d'expérimentation à de nouveaux médicaments que les firmes pharmaceutiques désirent tester à l'abri des regards indiscrets avant leur éventuelle commercialisation ?

"Les dérives de l'humanitaire" ne s'expliquent-elles pas en partie par le gigantisme et la permanence d'une partie des ONG ? Pourquoi ces structures ne se limitent-elles pas dans le temps et dans l'espace à l'action humanitaire qu'elles sont censées organiser dans le cadre d'une catastrophe bien spécifique ? A partir d'une certaine taille, ces grandes organisations n'œuvrent-elles pas plus pour leur propre développement que pour celui des populations qu'elles devraient aider (3) ? Ici comme ailleurs, le slogan "Small is beautiful" - rendu célèbre par Ernst F. Schumacher dans les années 1970 - est plus que jamais d'actualité !

Patrick Gillard (historien), in *La Libre Belgique*, mis en ligne le 6 janvier 2011.

(1) Dans son roman *Frontières*, la géographe Sylvie Brunel - l'ex-femme du ministre Eric Besson - dénonce les trois M "de la trilogie maudite de l'Afrique" : les marchands, les militaires et les "Missionnaires sans soutane".

(2) *Demain le monde*, n°5, janvier-février 2011.

(3) Comment expliquer autrement qu'il ait fallu une réglementation pour limiter les frais de fonctionnement des ONG belges ?



Antilopes, c'est aussi...



une rencontre débat

avec l'équipe de création du spectacle

Mercredi 30.03.2011 – après le spectacle

Entrée gratuite



une rencontre à la librairie Quartiers latins

autour du spectacle. Avec Christophe Sermet

Samedi 02.04.2011 – 12:00 > 13:00

Librairie Quartiers latins, 14 Place des Martyrs - 1000 Bruxelles

Entrée gratuite

ÉCOLAGE

IMMÉDIAT



des animations en classe

en collaboration avec l'ONG Quinoa

Quinoa est une ONG d'éducation au développement qui vise à sensibiliser aux réalités socioculturelles, politiques et économiques du monde contemporain. Son objectif est d'encourager de nouveaux comportements à l'égard de l'Autre et de favoriser l'engagement en faveur d'un monde responsable et solidaire. Par sa démarche, Quinoa entend encourager une implication dans des actions citoyennes concrètes et nourrir notre capacité à réinventer les solidarités. www.quinoa.be

- Atelier d'éducation au développement et introduction au spectacle (1h40) - En classe

- *Antilopes* - spectacle au Palais des Beaux-Arts

- Atelier d'échange et de réflexion sur l'aide à la coopération et sur le spectacle (1h40) - En classe

Pour qui ? Classes de 4^e, 5^e et 6^e secondaires

Quand ? 22.03 > 09.04

Tarif ? 12 € par élève | spectacle + ateliers



Antilopes

LE RIDEAU AU PALAIS DES BEAUX-ARTS
rue Ravenstein 23 – 1000 Bruxelles

MARS

MA 22	ME 23	JE 24	VE 25	SA 26	MA 29	ME 30	JE 31
20:30	19:30	20:30	20:30	20:30	20:30	19:30	20:30

AVRIL

VE 01	SA 02	DI 03	MA 05	ME 06	JE 07	VE 08	SA 09
20:30	20:30	15:00	20:30	19:30	20:30	20:30	20:30

Rideaudebruxelles

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS rue Ravenstein 23 B 1000 Bruxelles T 02 737 16 00 F 02 737 16 01

RÉSERVATION GROUPES SCOLAIRES | 02 737 16 02
ou christelle.colleaux@rideaudebruxelles.be

ADRESSE DE L'ADMINISTRATION DU RIDEAU rue Thomas Vinçotte 68/4 - 1030 Bruxelles T 02 737 16 00 F 02 737 16 03

LE RIDEAU DE BRUXELLES EST SUBVENTIONNÉ PAR LA COMMUNAUTE FRANÇAISE, IL REÇOIT L'AIDE DE LA COMMISSION COMMUNAUTAIRE FRANÇAISE DE LA RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE, DE WALLONIE-BRUXELLES INTERNATIONAL ET DES TOURNÉES ART ET VIE. IL A POUR PARTENAIRE LA RTBF ET LE SOIR.

RIDEAU DE BRUXELLES 10 | 11

SERVICE ÉDUCATIF Christelle Colleaux 02 737 16 02 | christelle.colleaux@rideaudebruxelles.be
RÉSERVATION GROUPES SCOLAIRES auprès de Christelle Colleaux